

entre autres à l'*impetigo larvalis*, elles ne paraissent avoir aucun rapport avec l'apparition du lupus.

La variété que Bielt désigne sous le nom de *lupus avec hypertrophie* est surtout celle qui se lie avec une constitution éminemment scrofuleuse. Enfin, les causes sous l'influence desquelles la maladie a paru se développer dans quelques cas ne peuvent tout au plus être regardées que comme des causes déterminantes.

403. *Diagnostic.*— Le lupus pourrait être confondu avec plusieurs éruptions qui auraient leur siège à la face, et dont il est fort important de le distinguer.

Les indurations circonscrites qui succèdent aux pustules de l'*acne rosacea* pourraient, dans quelques cas, en imposer pour les tubercules naissants du lupus, si leur couleur rouge, l'aréole érythémateuse qui les entoure, la préexistence de pustules, que l'on rencontre souvent encore en nombre variable autour d'eux, n'étaient pas des caractères suffisants pour les séparer des tubercules livides, indolents du lupus, dont l'apparition n'a été précédée d'aucune autre lésion que d'une légère teinte violacée.

On pourrait, quand il s'agit de certains cas du lupus, et surtout de celui qui existe avec hypertrophie, les confondre avec l'*éléphantiasis des Grecs*; mais la teinte fauve de la peau, la forme des tubercules eux-mêmes, qui se présentent sous l'apparence de petites tumeurs bosselées, inégales, et ces accroissements partiels qui déforment telle ou telle partie du visage, distinguent l'*éléphantiasis* de cette variété, qui est accompagnée, il est vrai, d'une espèce de bouffissure analogue, mais égale et uniforme. Les mêmes caractères serviraient à éclairer le diagnostic dans les cas où la lèpre tuberculeuse serait ulcérée dans divers points, et présenterait çà et là des croûtes noirâtres. Ces ulcérations, d'ailleurs, sont toujours plus superficielles que celles du lupus, et ne tendent point, comme elles, à envahir les parties saines. Enfin, l'*éléphantiasis des Grecs* existe en même temps, dans le plus grand nombre des cas, sur beaucoup d'autres points de la surface du corps, et d'ailleurs, quand il est parvenu à cet état,

il est accompagné d'une foule de symptômes, tant locaux que généraux, qui ne sauraient appartenir au lupus.

Les incrustations qui recouvrent les ulcérations du lupus pourraient, après un examen superficiel, être prises pour des croûtes d'*impetigo*: mais, sans dire que ces dernières, qui sont jaunes, saillantes, rugueuses, souvent peu adhérentes, surtout à la face, diffèrent bien des croûtes brunâtres, épaisses et très-adhérentes du lupus, on ne resterait point dans le doute en ayant égard aux lésions qui ont précédé les incrustations, en faisant attention aux cicatrices que l'on rencontre dans le lupus; enfin, les ulcérations qui, dans cette dernière maladie, succèdent à la chute des croûtes, ne sauraient permettre la moindre erreur.

Dans tous ces cas, comme on le voit, avec un peu d'attention, il est impossible de s'y méprendre; mais il y a deux maladies desquelles il est souvent bien difficile de distinguer le lupus, et dont le diagnostic est de la plus haute importance: ce sont le *noli-me-tangere* et certaines variétés des *syphilides*.

Sous le nom de *noli-me-tangere* on a confondu le lupus et certaines affections de la face, qui n'ont aucun rapport avec celle qui nous occupe ici; car, comme Bielt l'a dit depuis longtemps, le nom de *noli-me-tangere* paraît ne devoir s'appliquer qu'aux affections cancéreuses proprement dites.

Les tubercules cancéreux, durs, le plus souvent douloureux, qui se développent chez les personnes plus ou moins avancées en âge, soit aux lèvres, soit aux joues, soit encore sur le nez, où ils restent quelquefois un temps considérable avant de s'ulcérer, offrent, en effet, sous le rapport du siège, assez d'analogie avec ceux de la *dartre rongeante*: mais le lupus ne se montre presque jamais chez les personnes avancées en âge; c'est, au contraire, à cette époque qu'apparaît le plus ordinairement le *noli-me-tangere*. Cette maladie se manifeste par un tubercule solitaire; il y en a le plus souvent plusieurs dans le lupus. Ici les tubercules situés dans les couches les plus superficielles sont constamment indolents, tandis que les tubercules cancéreux,

entourés d'une base dure et circonscrite, sont le plus ordinairement le siège de douleurs lancinantes très-aiguës. Enfin, le *noli-me-tangere* est accompagné d'une tuméfaction inflammatoire, souvent considérable, des parties molles; il est exaspéré le plus ordinairement par les cautérisations, et, une fois ulcéré, non-seulement il envahit la peau et les cartilages du nez, mais encore il attaque les os et les détruit profondément; phénomènes que l'on n'observe pas dans le lupus. Les ulcères cancéreux sont renversés, humides, douloureux; ils présentent un aspect fongueux, et ne sont pas recouverts de croûtes sèches et épaisses comme ceux du lupus.

La *syphilide* tuberculeuse se présente à la face avec des symptômes en apparence si analogues à ceux du lupus, que souvent, au premier aspect, le diagnostic est difficile.

Lorsque ces deux affections ne sont caractérisées que par des tubercules dont le sommet n'est point ulcéré, il n'est quelquefois pas facile de les distinguer: cependant les tubercules syphilitiques sont plus volumineux, arrondis; ils sont d'un rouge cuivré; ils ne sont le siège d'aucune exfoliation, et tendent bien moins à l'ulcération que ceux du lupus, qui, d'ailleurs, sont plus mous, aplatis, accompagnés d'un léger boursoufflement de la peau, et presque toujours d'une petite lamelle épidermique sur le point de se détacher. Enfin, les tubercules syphilitiques de la face, symptômes consécutifs de l'infection vénérienne, n'apparaissent ordinairement que chez les individus déjà d'un certain âge, tandis que le lupus se développe, au contraire, le plus souvent, chez de jeunes sujets. On se gardera bien d'adopter comme moyen de diagnostic le siège plus ou moins fréquent du lupus sur les joues et sur les ailes du nez: les exemples contraires ne sont que trop communs, et il ne faut qu'avoir fait quelques études d'observation comparée pour savoir que la présence d'un tubercule à l'aile du nez est, dans un très-grand nombre de cas, un signe presque pathognomonique de la syphilis se condair.

Quant aux ulcérations syphilitiques qui succèdent à ces tuber-

cules, elles diffèrent aussi d'une manière bien tranchée de celles du lupus: elles sont profondes; leurs bords tuméfiés, d'un rouge cuivré, sont taillés à pic; celles qui succèdent aux tubercules du lupus présentent une couleur d'un rouge obscur, et elles semblent n'occuper que la superficie de la peau. Celles qui caractérisent le lupus *qui détruit en profondeur*, et qui se rapprocheraient mieux encore des ulcères syphilitiques, surtout dans le cas où le nez est entièrement détruit, en diffèrent par le mode de destruction lui-même. Ainsi, dans le lupus, c'est le plus ordinairement la peau qui est affectée la première; les cartilages et les os ne sont détruits que consécutivement, et souvent après un temps fort long. Dans la syphilis, au contraire, au moins dans ces circonstances, la maladie a commencé par attaquer les os; ce n'est que lorsqu'ils ont été frappés de carie et de nécrose qu'elle s'est étendue à la peau, et que tous ces tissus de nature différente ont été détruits d'une manière rapide.

Enfin, qu'elle ne se manifeste que par des tubercules ou qu'elle soit caractérisée par la présence d'ulcérations plus ou moins étendues ou plus ou moins profondes, la syphilis est presque constamment accompagnée, dans ces cas, de symptômes concomitants bien prononcés, parmi lesquels il faut mettre en première ligne des douleurs ostéocopes, des exostoses, l'iritis, et souvent des ulcérations, soit au pharynx, soit au voile du palais.

404. *Pronostic.* — Le pronostic du lupus est toujours grave, non parce que cette maladie met en danger les jours du malade, mais parce que, le plus ordinairement très-rebelle, elle ne cède souvent qu'après des destructions plus ou moins considérables, et après avoir fait acheter sa guérison par des cicatrices nombreuses, indélébiles et difformes. Il est d'autant moins fâcheux, qu'on est appelé plus tôt à le combattre, et qu'il a fait des progrès moins considérables. Il est plus grave quand il est accompagné d'une hypertrophie extrême, quand de nouvelles ulcérations succèdent aux anciennes, lorsque les cicatrices, déjà formées, sont rouvertes. Du reste, tant que ces cicatrices restent molles, bleuâtres, et qu'elles font éprouver au doigt un sentiment de

fluctuation ; tant qu'elles sont circonscrites par des tubercules plus ou moins volumineux, le retour de la maladie est à craindre ; et même nous avons vu, plusieurs fois, Bielt le prédire sur ces caractères.

L'établissement des règles, à l'époque de la puberté, ne produit pas de modifications assez heureuses pour permettre d'établir un pronostic favorable sur leur apparition.

405. *Traitement.* — Le traitement du lupus est général ou local. Le traitement général est le plus ordinairement très-simple ; il consiste seulement dans quelques boissons amères, l'administration de quelques bains et des soins hygiéniques bien entendus : aussi, le plus ordinairement, est-il incapable de faire disparaître seul cette maladie grave et rebelle.

Cependant, dans quelques circonstances, le traitement général paraît important. Ainsi, lorsque le lupus attaque des individus évidemment scrofuleux, il est bon de soumettre les malades à une médication appropriée : on retire alors quelques avantages d'une dissolution d'hydrochlorate de chaux (dans la proportion de 4 grammes par 500 grammes d'eau), qu'on a proposé comme pouvant être substitué avec avantage à l'hydrochlorate de baryte, dont l'activité est souvent à redouter ; on en fait prendre d'abord au malade une cuillerée tous les matins : puis on augmente tous les quatre ou cinq jours d'une cuillerée, et l'on peut porter progressivement cette préparation jusqu'à douze cuillerées par jour, et même plus, sans inconvénient. Dans le même but, on peut encore avoir recours aux préparations martiales, au sulfure de fer, par exemple ; enfin, on donnera au malade des aliments de bonne qualité, du vin généreux, et on le tiendra dans des lieux où il puisse respirer un air vif.

Dans d'autres circonstances, dans le but de hâter la résolution des tubercules, on a eu recours à des moyens actifs, qui, employés en même temps qu'un traitement local bien dirigé, ont quelquefois puissamment contribué à la guérison de cette maladie : tels sont l'huile animale de Dippel, qu'on administre à la dose de cinq ou six gouttes d'abord, qu'on peut porter pro-

gressivement jusqu'à vingt et vingt-cinq gouttes ; la décoction de Feltz, les pilules asiatiques, la solution de Pearson, à la dose de 1 gramme, portée progressivement jusqu'à 4 grammes ; celle de Fowler, administrée par gouttes, trois ou quatre d'abord, et que l'on peut porter successivement, en augmentant tous les huit jours, jusqu'à douze gouttes par jour ; mais l'utilité de ces divers médicaments serait bien douteuse, si elle n'était aidée d'applications locales.

Quant aux autres moyens généraux, ils consistent dans des soins hygiéniques bien entendus ; ainsi, il importe que les malades ne s'exposent pas à une chaleur trop ardente, à un froid trop rigoureux ; car c'est précisément dans ces circonstances que l'on voit se rouvrir les cicatrices déjà obtenues ; chez les femmes, il serait fort avantageux de rappeler les évacuations menstruelles, si elles avaient cessé d'avoir lieu, et d'entretenir leur écoulement périodique.

Le traitement local consiste : 1° dans des applications résolutes plus ou moins irritantes, à l'aide desquelles on se propose de modifier la vitalité de la peau et de hâter la résolution des tubercules ; 2° dans des caustiques plus ou moins énergiques, dont le but est de changer l'état des surfaces malades, de borner les ravages, et d'obtenir des cicatrices solides.

Il convient d'avoir recours aux applications résolutes, quand les tubercules ne sont point ulcérés, et lorsqu'il en existe encore autour des cicatrices. Enfin, c'est surtout la médication que l'on doit opposer au lupus avec hypertrophie. Les préparations qui remplissent principalement cette indication sont le *protoïodure* et le *deutoïodure de mercure*, incorporés dans l'axonge. On fait faire aux malades des frictions légères, avec ces pommades, sur tous les points qui sont recouverts de tubercules. Mais un moyen qui réussit surtout, et qui active la résolution d'une manière énergique, c'est l'*iodure de soufre* incorporé dans l'axonge. Nous l'avons vu employer plusieurs fois par Bielt dans ses salles ; et, entre autres, dans deux cas très-graves du lupus avec hypertrophie, nous avons vu des frictions

faites avec cette pommade modifier la maladie d'une manière très-avantageuse.

On a craint, après l'emploi de ces frictions, le développement d'un *érythème*, et quelquefois d'un *érysipèle*; mais c'est une objection par trop puérile : ces inflammations ne peuvent entraîner aucun accident, souvent même elles ne pourraient être que salutaires.

Ces moyens peuvent ne pas être assez efficaces; quelquefois même il y aurait quelques inconvénients à insister sur leur usage, surtout lorsqu'ils n'ont amené aucune amélioration, et que les tubercules s'ulcèrent à leur sommet. Dans ces cas, ils ont paru quelquefois favoriser l'accroissement des ulcérations.

Il faut alors avoir recours à des cautérisations. Elles sont de diverses natures; en effet, les caustiques peuvent être ou solides, ou pulvérulents, ou liquides. Les premiers se résument à peu près dans le nitrate d'argent, inutile d'ailleurs dans le traitement du lupus. Les seconds sont : 1° la *poudre de Dupuytren*, mélange de protochlorure de mercure et d'acide arsénieux, dans la proportion d'un ou deux centièmes d'arsenic. C'est un caustique tout à la fois assez actif et très-doux; il convient d'y avoir recours dans les lupus peu étendus, chez les enfants, chez les femmes, chez les individus irritables. Pour l'appliquer, on saupoudre la surface, convenablement préparée, avec une petite houppe chargée de ce mélange, de manière à la couvrir d'un millimètre au plus. Bien que, le plus ordinairement, ce caustique ne détermine presque aucune douleur, qu'il ne soit accompagné souvent d'aucun gonflement des parties environnantes, il est bon toutefois de ne pas l'appliquer sur des surfaces trop étendues. Les parties saupoudrées ne doivent pas être plus larges qu'une pièce de deux francs; il se forme une incrustation grisâtre très-adhérente, qui ne tombe souvent qu'au bout d'un temps fort long, à moins qu'on ne provoque sa chute par des applications émollientes. 2° La *poudre arsenicale du frère Côme*, moyen plus précieux et beaucoup plus énergique, qui demande à être manié avec prudence. Il convient surtout dans ces cas de lupus anciens et

rebelles, dont les ravages n'ont pu être bornés par des applications moins actives. C'est souvent à lui qu'il faut avoir recours, de prime abord, dans cette variété grave du lupus, qui détruit les tissus de dehors en dedans. Pour l'appliquer, on en délaye une petite quantité sur un corps solide, sur une ardoise, par exemple, ou sur un morceau de faïence, et, à l'aide d'une spatule, on étend cette pâte liquide sur une surface qui ne doit pas dépasser l'étendue d'un franc. Nous l'avons vu employer un grand nombre de fois dans les salles de Biect, à l'hôpital Saint-Louis, et il ne s'est pas offert à notre observation un seul exemple où son application ait été suivie de ces phénomènes généraux, graves et véritablement dangereux, dont on a supposé à tort que son usage dût être constamment suivi; mais, dans presque tous les cas, cette cautérisation détermine quelques accidents locaux, qui se composent quelquefois d'un appareil de symptômes qui semblent effrayants, et qui, le plus ordinairement, cèdent avec facilité aux moyens employés pour les combattre. Ainsi, l'application de la pâte arsenicale du frère Côme est constamment suivie d'un érysipèle, quelquefois très-léger, d'autres fois, au contraire, très-intense : tout le visage est alors énormément tuméfié, le malade se plaint de céphalalgies assez violentes, et au bout de quelques jours, à l'aide de pédiluves irritants, de quelques sangsues appliquées derrière les oreilles, de la diète, de quelques lavements émollients ou laxatifs, sans que, le plus souvent, on ait besoin d'avoir recours aux saignées générales, tous les symptômes disparaissent, le visage revient à son état naturel, et il ne reste plus de l'application caustique qu'une croûte noirâtre, fort épaisse, très-adhérente, qui persiste souvent très-longtemps.

La troisième série des caustiques comprend : 1° L'*huile animale de Dippel*, qui agit à sa manière, en irritant les parties sur lesquelles on l'applique; elle convient surtout dans les cas où le nez est le siège d'un gonflement indolent et chronique, où il présente une coloration violacée, avec exfoliation épidermique; 2° le *beurre d'antimoine*, moyen peu efficace; 3° le *nitrate*

acide de mercure, caustique très-énergique, et qui a été employé également avec beaucoup de succès par Bielt. Il détermine, comme la pâte arsenicale, une inflammation érysipélateuse; mais, en général, elle est moins intense et cède encore plus facilement. On peut l'appliquer non-seulement sur l'ulcération, mais encore sur les tubercules eux-mêmes et sur les cicatrices, qui, restées mollasses, bleuâtres, comme fluctuantes, menacent de se rouvrir. On cautérise en promenant, sur des surfaces dont l'étendue peut aller jusqu'à celle d'une pièce de cinq francs, un petit pinceau de charpie trempé dans cet acide; on applique de la charpie râpée sur les parties cautérisées, et on humecte cette charpie avec la même solution. Les surfaces qui ont été touchées deviennent aussitôt blanches: peu à peu il se forme une croûte jaunâtre qui n'est pas très-adhérente, et qui se détache au bout de huit ou quinze jours. Cette cautérisation est ordinairement très-douloureuse; mais la douleur n'est qu'instantanée.

On préfère généralement aujourd'hui les pâtes caustiques, d'un emploi plus facile, en ce qu'on peut en modérer l'effet et en graduer l'énergie. Parmi elles, la plus usitée est la *pâte de chlorure de zinc*, mélange de chlorure de zinc et de farine, dans la proportion d'une partie de l'un pour deux parties de l'autre. On l'applique sur un point limité, à une épaisseur de 2 à 3 millimètres; il en résulte une vive douleur, qui va en augmentant, et persiste pendant quelques heures: il se forme une croûte épaisse, dure, grisâtre, entourée d'un gonflement assez considérable, qui disparaît en vingt-quatre heures: la croûte tombe au bout de deux jours, laissant une surface non ulcérée. Cette pâte est très-utile pour la destruction des tubercules, dont elle amène assez rapidement la résolution, à la condition d'être appliquée à une dose très-minime. 2° La *pâte de Vienne*, moyen beaucoup plus énergique, composée de potasse à la chaux et de chaux vive, à parties égales, et qui convient surtout quand on veut détruire un mal peu étendu, qu'il importe d'enrayer rapidement. On délaye la poudre dans de l'alcool; on étend sur la surface malade un morceau de spa-

radrap, percé d'une petite ouverture, sur laquelle on applique une couche de pâte: on la laisse dix minutes et on l'enlève, en nettoyant la partie. Il en résulte une vive douleur, et une croûte plus épaisse que celle que produit le chlorure de zinc. 3° La *pâte arsenicale*, que l'on a abandonnée, peut-être trop légèrement, et qui a l'avantage de modifier vivement l'économie et de produire une cautérisation énergique: on obtient d'excellents résultats de cette pâte ainsi composée: Oxyde blanc d'arsenic, 10 centigrammes; sulfure de mercure, 25 centigrammes; poudre de charbon animal, 50 centigrammes. L'application de ce caustique est suivie de symptômes qui semblent très-graves, mais qui disparaissent assez rapidement: ce sont de vives douleurs, un gonflement considérable; il en résulte une cicatrice solide, qui rend ce moyen très-précieux contre les lupus anciens et rebelles, surtout contre ceux qui détruisent en profondeur.

Quel que soit le caustique que l'on emploie, il convient de ne l'appliquer que sur des surfaces peu étendues, à cause des accidents qu'il pourrait déterminer: il importe de proportionner l'activité du caustique avec l'effet que l'on veut produire, et de prendre garde, par une précipitation funeste, d'ajouter à l'énergie du mal et aux destructions qu'il peut produire. Il est inutile de dire qu'il faut combattre, par les moyens antiphlogistiques, les phénomènes d'irritation qui suivent les applications caustiques; ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est qu'il faut ménager les croûtes qui leur succèdent, ne pas se hâter de les faire tomber, pour favoriser le travail de la cicatrisation.

Dans la plupart des cas, une seule cautérisation ne suffit point, on est obligé d'y revenir un plus ou moins grand nombre de fois, et cela même pendant des années entières, quand la maladie est très-étendue. Dans ces derniers cas, la plus grande patience est nécessaire, de la part tant du médecin que du malade, et l'on n'en vient à bout qu'à force de persévérance. Nous avons vu entre autres, dans les salles de Bielt, chez une jeune fille, un cas de lupus extrêmement grave, qui avait envahi successive-

ment toute la face, et qui n'a cédé qu'après plusieurs années, à plus de cinquante cautérisations successives.

Il est enfin des précautions indispensables dans le traitement de la dartre rongeante; par exemple, il est de la plus grande importance de surveiller la formation des cicatrices, pour empêcher l'établissement de difformités dangereuses, et l'occlusion d'ouvertures naturelles. Ainsi, entre autres, on devra veiller avec le plus grand soin à ce que les narines ne se bouchent point, et pour cela on y introduira journellement des petits cylindres d'éponge préparée. Ce moyen devra être continué longtemps; car il ne faut pas oublier que la tendance de ces ouvertures à s'effacer, existe non-seulement pendant l'époque de l'ulcération, mais encore longtemps après la formation de cicatrices solides.

Enfin le traitement local et général du lupus sera quelquefois avantageusement secondé par l'usage des bains simples ou de vapeur; mais, de tous, ceux qui sont le plus utiles, ce sont sans contredit les douches de vapeur, qui conviennent surtout très-bien dans les cas du lupus avec hypertrophie.

PELLAGRE.

Pellagra. — *Pellarina.* — *Scorbuto Alpino.* — *Dermatagra.* — Mal de misère. — Mal de l'insolation du printemps. — Paralyse scorbutique. — Erythème endémique ou pellagreu. — *Scottatura del sole.* — Brûlure du soleil. — Mal rosso. — *Elephantiasis Italica.*

406. On désigne sous le nom de *pellagre*, une diathèse particulière de l'économie, très-commune dans la Lombardie, dont les caractères pathognomoniques sont des lésions fonctionnelles variées, tant des voies digestives que de l'axe cérébro-spinal, et la desquamation, couleur chocolat plus ou moins foncé, de l'épiderme des parties exposées aux rayons du soleil du printemps,

Pellagre orbiculaire.

